

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

CHAPITRE III.—Suite.

Bondissant vers la porte, elle voulut l'ouvrir, mais la main de fer des verrous s'y opposait aussi.

Un nuage de sang voila les yeux de Berthe, qui s'affaissa sur le parquet de la chambre.

Au même instant, les pas de l'intendant résonnèrent au-dessous sur le plancher de l'appartement du rez-de-chaussée où il couchait.

—Cet ingénieux mécanisme me coûte assez cher, grommela Bigot; mais je ne m'en rends pas. Allons! la cage est solide, et Poiseau ne pouvant s'envoler, j'aurai tout le temps de la réflexion, pour savoir ce qu'il me reste à faire.

A cinq heures du matin, le lendemain, l'intendant fut éveillé en sursaut, par plusieurs coups que l'on frappait à sa porte.

—Qui va là? demanda-t-il

—Votre humble valet, répondit la voix glapissante de Sournois.

—Que me veux tu, marouffe?

—Vous remettre un message très-pressé que vous envoie M. le Gouverneur.

—C'était, pardieu! bien la peine de m'éveiller si tôt!

Et, tout en passant sa robe de chambre, Bigot gronda comme un dogue à qui l'on arache un os.

Puis, il alla ouvrir et prit, en grommelant, des mains du porteur, une lettre scellée aux armes du marquis de Vaudrenil.

Tandis qu'il en rompait le cachet et la parcourait à la hâte, Sournois entra dans la chambre de son maître.

« Monsieur l'intendant, » écrivait le gouverneur, « nous venons d'apprendre par un courrier spécial que la flotte anglaise a fait hier son apparition à l'île aux Coudres. (1)

« Comme l'ennemi sera devant Québec dans un jour ou deux, nous avons un grand besoin de vous. Venez vite.

« Votre tout dévoué,
« VAUDREUIL. »

—Non! mais il faut que tous les diables d'enter soient acharnés contre moi! cria Bigot qui froissa la lettre avec rage et la jeta dans un coin de la chambre. Manquer une partie de chasse qui me promettait des émotions; et par une si belle journée! ajouta-t-il en lançant un regard sombre au brillant soleil dont les rayons, répercutés par l'eau limpide contenue dans le bassin d'un lave-mains d'acajou, dansaient follement sur la muraille.

Sa colère avait besoin de se détourner contre quelqu'un. Sournois étant à sa portée, ce fut sur lui qu'elle tomba.

—Et toi, double brute! continua l'intendant sur un ton de plus en plus élevé, tu m'as fait hier de belle besogne!

Comment donc, monsieur? répondit Sournois, qui tâcha de se faire le plus rampant possible, afin que l'orage, qu'il sentait venir, glissât sur sa soule échine.

Mais il était écrit qu'il ne pourrait point l'éviter.

—Comment! comment! s'écria Bigot qui, rouge de fureur, se rapprocha de Sournois. Tu étais donc gris, ivrogne, puisque tu n'as point songé à refermer les grilles de la chambre, ainsi que je t'ai dit de le faire chaque fois que...

—Pardon..., monsieur l'intendant, interrompit Sournois; je n'avais rien pris... de l'après-midi..., n'en déplaît à monsieur... Ce n'est qu'un oubli assez pardonnable..., puisqu'il n'y a que Mme Péan qui soit venue depuis un assez long temps... Voilà pourquoi je ne pensais plus... à ces damnées grilles qui étaient restées ouvertes..., car avec madame..., monsieur sait bien qu'il n'en est pas besoin.

—Tiens! insolent! imbécile, s'écria Bigot qui, de sa main fermée, frappa le valet en plein visage.

Le coup porta sur le nez bourgeonné de Sournois, dont la trogne se couvrit soudain de sang.

C'était la première fois que l'intendant s'emportait ainsi contre son valet de chambre.

Aussi était-il, ce matin-là, d'une humeur massacrante. Repoussé la veille, et sans gloire aucune, dans sa tentative amoureuse, privé du plaisir de sa partie de chasse, dame! il y avait bien là matière à exaspérer même un homme moins habitué que le fastueux Bigot à tout voir se plier à ses caprices.

Sournois étourdi, aveuglé, s'appuya sur le mur; puis revenant un peu à soi, tâcha d'établir le sang qui coulait à flots de son vilain mufle.

—Va te laver, lui dit le maître d'un ton radouci. Ensuite, tu éveilleras ces messieurs pour leur dire qu'il nous faut repartir immédiatement. Tiens, ajouta-t-il en lui jetant quelques louis d'or qui se trouvaient sur sa table de nuit, voici des compresses qui guéri-

ront ta blessure. Fais vite et reviens m'aider à m'habiller.

Mais Sournois, qui aurait vendu mille fois son âme pour autant de pièces d'or, ne prit point celles que lui tendait son maître; et il sortit sans dire un mot, mais avec la rage au cœur.

—Tiens! se dit Bigot, maître Sournois serait-il susceptible! Les prétentions qu'affichent maintenant en France messieurs de la petite bourgeoisie, vont-elles gagner aussi jusqu'à nos valets? Ah! parbleu! je ne m'attendais pas à celle-là!

A peine Sournois eut-il refermé la porte, qu'il menaça du poing celui qu'il y avait à l'intérieur.

—Ah! c'est ainsi, monsieur l'intendant, que vous récompensez quinze ans de services! grogna-t-il en branlant sa laide tête, rendue plus repoussante encore par le sang qui la maculait. Bien que je ne sois qu'un serviteur, monsieur Bigot, je vous apprendrai bientôt que ce n'est pas un titre à m'honorer de vos soufflets! Je me vengerai, oui, foi de Sournois, et avant longtemps!

Une heure plus tard, Bigot et ses amis étaient réunis devant le château.

Le soleil du matin dardait ses flèches d'or à travers les feuilles des arbres qui ombrageaient la pelouse; et la rosée, rendue étincelante par les feux du jour, émaillait l'herbe et les fleurs du parterre comme d'une myriade de diamants; tandis que les oiseaux agaçaient les échos du bois voisin, ou répondaient au rire strident des écureuils qui se jouaient dans les ramures.

—Par Nemrod et St. Hubert! ces deux immortels chasseurs, pensa Deschenaux à haute voix, quel dommage de perdre une aussi belle journée!

Bigot qui l'entendit:

—Rappelez-vous, mon cher Deschenaux, dit-il, les instructions que je vous ai données à tous hier soir. A partir d'aujourd'hui, nous devons être des plus empressés à montrer notre dévouement au service de notre bon roi que Dieu protège... ainsi que Mine de Pompadour.

—Ainsi soit-il, répliqua le goguenard Deschenaux.

L'intendant allait donner le signal du départ, et déjà même il rendait la main à son cheval, quand il avisa son valet de chambre qui se préparait à le suivre.

—Ici, Sournois, dit-il.

Le valet s'approcha.

—J'ai oublié de te dire qu'il faut que tu restes au château. La petite ne saurait se passer de manger, et il n'y a que toi qui puisses lui porter ses repas dans la tour. Demain, dans l'après-midi, si je suis retenu à l'école, tu viendras me donner de ses nouvelles. Adieu, messieurs, en route!

Et faisant tourner sa monture, dont il piqua les nobles flancs avec la molette de ses éperons, il la lança au grand trot entre les arbres de l'avenue.

Les autres suivirent à la file.

Sournois le regarda partir, et lorsque le son des derniers pas de la cavalcade se fut éteint dans les méandres du bois, un hideux sourire découvrit les dents jaunes du valet qui laissèrent siffler ces mots:

—A demain, monsieur l'intendant!

CHAPITRE IV.

RAOUL.

Le lendemain, vers les huit heures du soir, deux cavaliers cheminaient au pas sur la route poudreuse de Charlesbourg.

Ils tournaient le dos à la ville, allaient doucement et se tenaient assez près l'un de l'autre pour causer à voix basse.

Leur conversation paraissait animée.

Elle devait avoir pour objet quelque chose de bien important, car tous deux lançaient, de temps à autre, des regards scrutateurs sur les bords du chemin qu'ils suivaient.

L'un d'eux poussait même la prudence jusqu'à se retourner quelquefois pour jeter un rapide coup d'œil en arrière.

C'était le plus jeune, comme aussi le plus distingué des deux cavaliers.

Il avait vingt ans. Sa taille était au-dessus de la moyenne, et laissait deviner des formes admirables de grâce et de force, sous la coupe élégante de son justaucorps.

A l'aisance avec laquelle il maniait son cheval, à la distinction qu'il mettait, à son insu, dans sa pause et ses mouvements, on reconnaissait en lui le gentilhomme brisé aux exercices du corps aussi bien qu'aux exigences des salons.

Il était blond. Son nez légèrement aquilin s'harmoniait parfaitement avec une bouche ferme et bien découpée.

An voisin, ses yeux bleus, lorsque la passion les venait animer, savaient lancer des éclairs. Quant à son front, si la tête n'eût été couverte du tricorne classique de l'époque, il aurait paru intelligent et noble.

Le teint frais de la jeunesse et de la santé colorait modérément ses joues, qui étaient pleines sans être grasses.

Sa main, assez délicate pour un homme, ne serait pourtant pas entrée, sans effraction, dans les gants d'une marquise.

En un mot, bien que Raoul de Beaulac, dont nous venons d'esquisser le portrait, n'eût pas la figure d'un Adonis, il n'en était pas moins ce qu'on est convenu d'appeler un joli garçon.

Quand je dirai qu'il était vigoureux et fort, on me croira sans peine, vu qu'il ne ressemblait guère à ces héros de roman, grêles et pâles, et que l'on est tout surpris de voir, à un moment donné, secouer les colonnes d'un temple avec leurs mains de petites maîtresses, ou enlever sur leurs épaules rachitiques de nouvelles portes de Gaza.

Raoul avait, au plus haut point, l'amour des grandes actions. Rien qu'à le voir battre à l'aise, sous sa large poitrine, on pressentait la générosité de son cœur.

C'était le vrai type de ces nobles gentilshommes canadiens qui, pendant deux siècles, arrosèrent de leur sang l'immense territoire de la Nouvelle-France, depuis les glaces de la Baie-d'Hudson jusqu'aux marais de la Louisiane, et qui allaient, semant partout l'héroïsme avec le même désintéressement que les preux du temps de Bayard, ce chevalier sans peur et sans reproche.

Raoul de Beaulac avait fait ses premières armes dans la milice active, à la prise de Chouaguen (Oswego), en dix-sept cent cinquante-six, et avait conquis ses premiers grades dans la glorieuse campagne de mil sept cent cinquante-huit, immortalisée dans nos annales par la victoire de Carillon.

Au moment où nous le présentons au lecteur, il était lieutenant d'un corps de cavalerie que l'on venait d'organiser à Québec. (1)

Quoique le compagnon de Raoul fut, aussi bien que lui, maître de sa monture, sa façon négligée de se tenir en selle, son dos quelque peu voûté, ses manières gauches et ses habits d'étoffe du pays, laissaient voir de suite la distance qui séparait la position sociale de chacun d'eux.

C'était l'homme du peuple à côté du gentilhomme.

Il était d'assez petite taille; mais ses robustes épaules et ses bras musculeux savaient déployer au besoin la quantité surprenante de force et de vigueur que la nature avait su faire entrer dans ce corps trapu.

Tous les traits de sa figure placide, ses lèvres épaisses, ses larges narines, ses yeux gris et doux, indiquaient la franchise et la bonhomie.

A cet homme, doté d'un cœur généreux, il ne manquait pourtant que le vernis donné par la naissance et l'éducation, pour en faire l'égal du gentilhomme qu'il accompagnait.

Car Jean Lavigueur, dans le cours de sa vie aventureuse à travers les immenses forêts canadiennes, avait plus d'une fois donné des preuves de grandeur d'âme dans ses relations avec les sauvages, amis ou ennemis, au milieu desquels s'était écoulé sa jeunesse.

Et, si l'on s'en souvient, c'était lui qui, quatre ans auparavant, avait ramassé la petite Berthe mourante sur le seuil de l'intendance.

Pendant un an, Lavigueur traita l'orpheline comme si elle eût été sa propre enfant. Le pauvre ouvrier, qui avait laissé depuis quelques années le fusil du coureur des bois pour la hache du charpentier, ne songea pas une seule fois à se plaindre du surcroît de dépense que la nouvelle venue occasionnait dans le modeste intérieur.

Au contraire, il s'était tellement attaché à l'orpheline, que lorsqu'une parente éloignée de la famille de Rochebrune était venue réclamer Berthe au bout d'un an, le cœur de ce brave homme avait saigné de même que s'il lui eût fallu se séparer de sa propre fille.

Cette parente de Berthe était une demoiselle âgée, cousine de M. de Rochebrune. Elle avait demeuré longtemps à Montréal et s'était décidée de venir rester à Québec, après la mort du vieil officier.

A la suite d'assez longues recherches, Mlle de Longpré avait fini par retrouver Berthe. Alors, celle-ci avait dû laisser, à son grand chagrin d'abord, la maison du charpentier de Saint-Roch, pour retourner vivre à la haute ville avec sa vieille parente qui jouissait d'une petite fortune.

Mais la jeune fille n'oublia jamais ceux qui l'avaient accueillie dans sa détresse, et elle allait souvent chez le brave homme et sa femme, qui méritaient bien cette reconnaissance.

Lavigueur servait sous les ordres de Raoul, dans l'escadron de cavalerie commandé par M. de la Roche Beaucourt. C'était sa réputation de cavalier consommé qui l'avait appelé à faire partie de ce corps privilégié; renommé bien méritée, du reste, pour un homme qui se faisait autrefois un jeu de dompter les plus fougereux chevaux sauvages des prairies de Pouest.

Pour peu qu'on veuille bien prêter l'oreille à leur conversation, l'on saura bientôt quel intérêt commun rapprochait ces deux hommes de conditions si différentes.

—Dis-moi donc un peu, Jean, demanda Raoul de Beaulac à son compagnon de route, comment tu t'y es pris pour te renseigner sur son sort?

—C'est simple comme bonjour, mon lieutenant. Vous vous rappelez que vous vintes chez nous avant-hier, à dix heures du soir, me demander si je n'avais pas vu cette chère demoiselle Berthe, que j'aime comme l'enfant de mon sang.

—Oui, Mlle de Longpré, dont la demeure avoisine la mienne, était entrée toute bou-

versée chez moi à neuf heures. Elle fondait en larmes en me disant que Mlle de Rochebrune n'était pas encore de retour de l'Hôpital-Général, où une cousine maternelle de Mlle de Longpré, religieuse dans cette communauté, lui fait la classe toutes les après-midi, afin de compléter son éducation. Jamais Berthe n'était revenue après sept heures du soir. Ce qui la rendait plus inquiète encore, c'étaient les fréquentes allées et venues du grand nombre de soldats qui, depuis quelques jours, affluent à la capitale.

« Cette nouvelle m'ayant moi-même rempli d'inquiétude, je descendis en toute hâte à l'Hôpital-Général. On m'y apprit que Berthe avait bien été quelque peu retardée ce soir-là par je ne sais plus quelle cérémonie religieuse, mais qu'elle n'en avait pas moins quitté le couvent depuis une heure.—Parbleu! me dis-je, pour trouver un prétexte qui calmât mon inquiétude croissante, elle sera arrêtée chez ce brave Jean Lavigueur, comme il lui arrive souvent de le faire. Et je courus chez toi. Vous ne l'aviez pas vue.

—Non, excepté un instant le matin, mon lieutenant. Cela vous mit tellement hors de vous-même, que je me sentis aussi un moment tout abasourdi. Mais comme pleurer est la seule affaire des femmes, et que les hommes doivent se remuer au lieu de perdre un précieux temps à s'essuyer les yeux et à tomber en syncope, je tâchai de vous ramener le courage au cœur en vous faisant agir. Et je vous suggérai l'idée de vous mettre immédiatement en recherche avec moi.

—Ce que nous fîmes sans aucun résultat.

—De même que durant toute la journée du lendemain, c'est vrai, mon lieutenant. Mais hier soir, quand je rentrai chez nous, fatigué, découragé, ma femme m'interpella de la sorte:

—« Dis donc, Jean, dit-elle, puisque la demoiselle ne s'est pas arrêtée chez nous comme de coutume, c'est donc d'ici à l'Hôpital des bonnes sœurs qu'elle s'est perdue. Car, vois-tu, mon homme, si quelqu'un a enlevé cette chère demoiselle, ça'du être dans le clos désert qui sépare le faubourg Saint-Roch de l'Hôpital-Général. Le plus grand gueusard d'homme n'aurait pas pu l'emmener en plein faubourg sans que nos gens de Saint-Roch s'en fussent aperçus à cette heure-là.

—« Ah çà! qu'est-ce que tu me chantes donc là? que je lui répondis. Crois-tu que je n'ai pas pensé à cela avant toi? Toute la sainte journée nous avons fouillé, de fond en comble, M. Raoul et moi, l'endroit que tu mentionnes.

—« Ecoute-donc, bourru, qu'elle me répliqua. Savais-tu que M. l'intendant—un grand abatteur de bois (1) qu'il fait celui-là et qui n'aime bien que trop les créatures—savais-tu qu'il a passé par ici, avant-hier soir, vers huit heures? Les voisins m'ont dit—pour moi, j'étais occupée dans le temps à laver mon plancher—qu'il s'en allait du côté du bac des sœurs avec toute sa clique d'amis. Probablement qu'ils allaient faire ripaille au Château-Bigot, où il doit tout de même se passer de belles choses.

—« Attends un peu, femme, que je lui retourne; je savais tout cela, mais tu viens de me donner une fameuse idée avec ton bac des sœurs. Et sans dire un seul mot de plus, je pris mon chapeau et courus à toutes jambes chez le passeur.

« La vieille Josephite était seule. Elle me dit que son bonhomme était allé veiller un de ses défunts cousins qui vient de mourir, et qu'il ne serait de retour que le lendemain matin, en parlant d'aujourd'hui.

« Je revins chez nous le cœur dans l'eau et tout noyé dans la peine. J'enrageais d'avoir à attendre toute la nuit et la matinée du lendemain. Car il me fallait laisser arriver le midi suivant pour mettre à bonne fin le projet qui me trottait par la boule.

« Enfin la nuit s'écoula, puis la matinée, et sur les midi-et-demi, je me dirigeai vers la maison du passeur Pierre.

« Comme je m'y attendais, il dormait son somme de l'après-dîner. Je m'approchai de Josephite, qui lavait sa vaisselle dans sa cuisine, et avant qu'elle eût pu jeter un oac, je lui lançai le grappin sur la nuque. Puis, dans un vire-main je la couchai baillonnée et garrottée sur un lit.

« Après quoi, tombant sur le dormeur que j'empoignai à la gorge, je le sommai, le couteau sur le cœur, de me dire ce qu'était devenue la demoiselle que nous cherchions.

« Le père Pierre voulut d'abord faire des façons; mais quand il sentit que la pointe effilée de mon ancien couteau de chasse commençait à lui couper la peau après avoir percé la chemise, il ne mit pas de temps à me dire tout ce qu'il connaissait; à savoir, qu'il a traversé, avant-hier au soir, cette ganache de Sournois sur son bac, avec une femme couverte d'un manteau et qui paraissait évanouie en travers du cheval du valet.

« Il me supplia, en tremblant, de ne jamais dire à personne de qui je tenais les renseignements qu'il me donnait.

« Voyant que je n'en pouvais pas tirer autre chose, je lui jetai la bourse pleine d'or que vous m'avez passée pour faciliter les recherches, et je courus vous faire part de ma découverte. Mais je n'ai pu vous trouver cette après-midi que sur les cinq heures.»

1. (Voir Tallemant des Reaux.

La suite au prochain numéro.

(1) « Le gros de la flotte anglaise arriva à l'île aux Coudres le vingt-trois juin; plusieurs des officiers y débarquèrent, et quelques-uns s'étant éloignés pour faire la chasse, trois d'entre eux furent surpris par le sieur Desrivages, qui, à la tête de quelques milices et sauvages abénaquis, s'y étaient mis en embuscade. » M. FERRAND. II vol. p. 372.

(1) « On forma aussi un corps de cavalerie, et le S. de la Roche Beaucourt, aide-de-camp de M. de Montcalm, et capitaine de cavalerie, en fut fait commandant. » Mémoires sur les affaires du Canada, p. 139.